

Théâtre. Didier Bezace avec «le Square» et Luc Martin Meyer avec «la Musica Deuxième» éclairent étrangement l'univers de M.D.

Deux pas de deux de Duras

Par Hervé GAUVILLE
vendredi 23 janvier 2004

Le Square, au Théâtre de la Commune, 2, rue Edouard-Poisson à Aubervilliers. Jusqu'au 1er février.

Tél. : 01 48 33 16 16.

La Musica Deuxième, au Théâtre de l'Opprimé, 80, rue du Charolais, Paris XIIe. Jusqu'au 15 février.

Tél. : 01 43 40 44 44.

Marguerite Duras est morte le 3 mars 1996. Huit ans après, ou presque, comment se porte-t-elle en scène ? Deux de ses pièces sont remontées au théâtre aujourd'hui. La première est une oeuvre de jeunesse. *Le Square* date de 1955. La seconde, *la Musica Deuxième*, a été mise en scène par l'auteur trente ans plus tard, avec Miou-Miou et Sami Frey. Dans les deux cas, il s'agit d'une histoire de couple. Ils se rencontrent dans un square. Ils se quittent à Evreux. Bien sûr, ce n'est pas le même couple. Ou peut-être que si.

A fleur de peau. D'abord il y a Elle et Lui. Ensuite, Elle s'appelle Anne-Marie Roche et Lui s'appelle Michel Nollet. Ce ne sont pas non plus les mêmes comédiens. Clotilde Mollet et Hervé Pierre sont les acteurs du *Square* mis en scène par Didier Bezace. Luc Martin Meyer monte *la Musica Deuxième*, qu'il interprète en compagnie d'Ethel Houbiers. S'aimeront-ils ? Regretteront-ils leur divorce ? Peu important les réponses. D'emblée, on comprend que les personnages se trouvent au-delà de ces questions. Où sont-ils alors ? Au bord des lèvres, à bout de nerfs, à fleur de peau. Autant dire qu'ils s'en remettent à la discrétion de leurs interprètes.

Chacune des pièces vaut, bien sûr, par elle-même. Mais les voir l'une après l'autre éclaire d'un étrange rayon l'univers durassien. Dans *le Square*, Elle est bonne à tout faire tandis que Lui est un voyageur de commerce à la petite semaine. Or la pièce se déploie dans une atmosphère bourgeoise. Dans *la Musica Deuxième*, Anne-Marie Roche jouit d'une «éducation exemplaire» et Michel Nollet, son ex pas tout à fait ex, est architecte. Et pourtant, *la Musica Deuxième* prend une allure prolétaire. Comment cela advient-il ? A la fois par les décors, par les façons de jouer et, plus subtilement, par les corps des personnages-comédiens.

A Aubervilliers, Didier Bezace opte tout de suite pour une composition décalée. Sur le plateau installé de biais, un amoncellement de chaises. Ça fait square sans ressembler vraiment à un square. Mais, après tout, qu'est-ce qui distingue un square d'un jardin public ou d'un parc ou d'une place «arborée» ? Bezace garde l'idée du square sans son stéréotype. Il se comporte en conceptuel. La baby-sitter a ôté ses souliers. Elle porte des chaussettes blanches. Puis elle danse pieds nus avec son partenaire. A la fin, celui-ci avoue sa lâcheté, mais elle ne le corrige pas, elle laisse dire, elle s'en va. Autant de coups de canif donnés au texte et aux didascalies de Duras. Ces petites infidélités, Bezace a raison de les commettre. Tout comme le square arrangé, elles exaltent l'esprit sans éreinter la lettre.

Un miroir. Peut-être parce qu'il joue lui-même dans sa pièce, Luc Martin Meyer, au Théâtre de l'Opprimé, ne s'aventure pas dans l'écart, ne prend pas trop de distances. A sa manière, il réussit néanmoins lui aussi à dépouiller l'original de Duras. De l'«*hôtel de province, un palace*» ne subsiste que le nom. Ou plutôt les noms. Au-dessus d'un sol nu et noir comme un préau le soir, scintillent de glauques enseignes au néon. En coin, un grand miroir reflète le public, autant dire

qu'il ne réfléchit pas beaucoup. Meyer confond sciemment le charme désuet d'un hôtel de province avec la séduction louche d'une rue à claques dans une métropole quelconque. Les héros y perdent leurs oripeaux de notables, leur drame en acquiert un danger trouble.

Dire que les interprètes des personnages prolétaires (*le Square*) jouent bourgeois n'est ni péjoratif ni paradoxal. Cela signifie simplement que leur jeu n'est pas réaliste. Il possède l'aisance, l'élégance et la fausse désinvolture qui habillaient naguère Delphine Seyrig et Michael Lonsdale dans le cinéma de Duras. Ils occupent le terrain, ils prennent leurs aises. Même la salle, ils se l'approprient. Ces individus que la société supporte à peine dans ses marges semblent être partout chez eux. Du coup, l'enjeu se déplace. De métaphysique qu'elle était, la pièce vire légèrement à l'épopée. L'impossible rencontre amoureuse signe la vanité des prétentions «communicationnelles».

L'espace de jeu des protagonistes de *la Musica Deuxième* s'est rétréci. Leur relation, qui n'en est presque plus une, ne tient qu'à un cheveu, un accent, un souffle. Peu de gestes, aucune emphase, des mouvements plus empotés qu'emportés, une raucité dans la voix de l'homme, une fêlure dans celle de la femme. Le récit de leur divorce quitte les rivages d'une rupture de contrat pour aborder au seuil, loin du réalisme et de l'épopée, du jeu intimiste. Le monde s'est évanoui, ils restent ensemble parce qu'ils sont seuls, ils sont seuls parce qu'ils sont deux.

Deux comme ces deux pièces de Duras, comme Duras Deuxième.